

# L'espoir

— Barb Molanus

Alice Springs, Territoires du Nord (Australie)

Récemment, j'ai beaucoup réfléchi à l'espoir. Ce que c'est que ressentir de l'espoir. Ce à quoi ressemblera le monde quand tout le monde sera empli d'espoir. L'espoir est une chose que je recherche depuis un bon moment - depuis toujours, je suppose.

Il y a deux ans et demi, j'ai décidé d'arrêter de travailler et de prendre du temps pour réfléchir à "ce que j'aimerais faire par la suite". J'avais trente-cinq ans et j'avais passé toute ma vie de jeune adulte et d'adulte à travailler avec et pour le peuple des Aborigènes. J'étais fatiguée et j'éprouvais un sentiment de défaite. Dans cette partie du monde, l'avenir ne semblait pas très prometteur pour beaucoup des Aborigènes que je connaissais.

J'ai dû faire beaucoup de séances de Co-écoute sur la situation privilégiée des blancs et sur la liberté que j'avais de décider de simplement "lever le camp" pour un temps, de reprendre mon souffle, et d'évaluer ma capacité d'affronter encore aussi durement les effets du génocide chaque jour de la vie. Il m'était difficile de ne pas ressentir que je "quittais le navire" en abandonnant les gens qui comptaient pour moi. Mais finalement, j'ai fait mes valises et je suis partie à la recherche d'un autre endroit pour vivre peut-être, ou d'une autre manière de vivre. Je pense que j'étais simplement à la recherche de mon ami l'espoir.

L'inactivité me pesa beaucoup plus que je ne m'y attendais. Le monde entier me restimulait : la somme de choses que les gens possèdent, à quel point nous prenons les choses pour acquises, le peu de considération apparente des gens, le manque de générosité, à quel point le profit et l'argent semblent plus importants que les notions d'égalité et de communauté, à quel point nous gaspillons et nous sommes indifférents. Tout ce que je pouvais voir et ressentir n'étaient que défaite et désespoir déguisés en apathie. J'ai passé beaucoup de temps au téléphone avec des Co-écoutant-e-s, m'efforçant constamment de me frayer un chemin hors du désespoir.

Au bout de dix-huit mois, j'étais prête à me poser et à "agir dans le monde." Je n'étais plus certaine que l'endroit que je considérais avant comme "chez moi" l'était encore, mais j'avais envie de tenter le coup. J'ai décidé de ne pas me jeter tête baissée dans n'importe quoi pour étouffer la panique liée au manque d'argent, au fait d'être de retour en ville sans emploi et par conséquent trop libre pour prendre conscience du lieu et des gens, ou encore au fait d'avoir envie de "faire" quelque chose d'utile. Je prenais conscience du génocide et je pleurais beaucoup. Je prenais aussi conscience de la forte communauté dans laquelle je m'étais établie. Et quelque chose de nouveau se produisait. À chaque instant, je décelais une opportunité, une possibilité. Dans chaque défaite, je voyais le bon côté. Dans tous les malheurs qui se produisaient, je voyais une nouvelle façon d'être aux côtés des gens.

Et puis, deux décisions importantes ont changé les choses pour toujours. D'abord, j'ai décidé de "me couper" des médias ordinaires afin de n'être plus constamment bombardée d'histoires de meurtres, de viols, de décisions politiques néfastes, de crise, de crise, de crise, bla bla bla. Je triais les informations que je voulais entendre ou lire. Je cherchais des récits d'espoir parmi les gravats, tout me tenant au courant des choses importantes et complexes dans le monde. Il existe tout un univers d'espérance lié au militantisme de base qui est rarement couvert par les médias. Ça me rendait tellement enthousiaste !

La seconde décision fut de faire confiance à l'une de mes Co-écoutantes sur tous les aspects de ma vie, y compris les choses que je ne montre jamais - la jalousie, la terreur, le profond chagrin, et l'incessant pressentiment qu'elle allait fuir devant toute cette horreur. C'était une décision d'engagement sans réserve envers un autre être humain, pour toujours.

Il y a quelques semaines, Seán Ruth (la Personne de Référence Internationale de Libération pour la Classe Moyenne) a dirigé un atelier de libération de la classe moyenne. Ce fut tellement bien pour moi. J'ai retrouvé l'espoir et découvert tout à coup que je pouvais faire confiance à mon intelligence. Mon cher ami l'espoir, et mon intelligence à moi !

Un tas de ressources ont été dépensées pour nous formater, nous les personnes de la classe moyenne, d'une façon qui laisse peu de place au questionnement vis-à-vis de la situation actuelle du monde. Toute ma vie, je me suis battue pour comprendre et dénoncer les inégalités et l'irrationalité engendrées par le capitalisme. J'ai essayé de lutter contre elles en choisissant de ne jamais travailler pour le gouvernement quand il était des plus oppressifs, en aidant les gens à se faufiler dans des brèches que les bureaucrates n'avaient pas encore décelées, en râlant et en vociférant contre les injustices et en détournant le système de toutes les manières possibles - sans faire trop de tapage ou attirer trop l'attention. J'étais la risée de mes amis qui me traitaient "de hippy", "d'extrémiste", "d'écolo", ainsi de suite, mais je ne me suis jamais considérée comme un très bon modèle dans aucun de ces rôles. Je ne ressentais que silence et différence à l'intérieur de moi, tout en affichant gaieté et enthousiasme à l'extérieur.

Avant l'atelier, j'avais animé une réunion des Co-écoutant-e-s de moins de quarante ans pour, entre autres choses, nous aider à prendre conscience de nos liens mutuels et pour nous montrer en tant que "génération la plus jeune" dans la Co-écoute. Je suis arrivée à l'atelier entourée de toute une bande, et ça m'a ouvert tout un champ de possibilités. Les choses se mirent en place dans ma tête : quand je me battais contre la société oppressive, tout en maintenant une "bonne" situation professionnelle (quoi que ça signifie), un mode de vie "respectable" et une foule de bons amis, je me sentais complètement furieuse. Furieuse ! Pour la première fois, j'étais capable de montrer à quel point j'étais véritablement en colère et à quel point j'éprouvais un énorme sentiment de défaite. Et enfoui sous tout cela, vous l'avez deviné - de l'espoir !

Depuis l'atelier de Seán, le monde me semble différent. Il a l'aspect, l'odeur, le son, le goût et la sensation de l'espoir. Tout semble possible. Tout est possible. J'avais l'habitude de faire du militantisme "à mes heures perdues". Maintenant, je milite à fond et le plus humainement possible pour le mouvement environnemental et la justice climatique. C'est facile ! Vraiment, je n'arrive pas à l'expliquer. C'est comme si pendant tout ce temps, je m'étais fait du mal en me tenant silencieusement en retrait et en essayant d'agir ici ou là dans les coulisses.

Maintenant, j'ai compris qu'il est temps. Temps de me relever, de faire confiance à mon intelligence, et de trouver comment me tenir aux côtés des gens, de les rassembler, et de faire valoir l'idée que tout vient comme une chance et se présente avec plein de possibilités. La crise climatique est une opportunité d'unir la population, d'écouter, d'apprendre de ceux qui ne sont généralement pas consultés, et d'avancer côte-à-côte vers l'inconnu - en sachant que ce que nous avons à y gagner est tellement plus grand que ce que nous pouvons y perdre. Nous pouvons y perdre la société capitaliste qui est faite pour nous diviser, et à sa place, nous pouvons bâtir ensemble un monde nouveau. Pour reprendre les mots de Naomi Klein : "Pour tout changer, nous avons besoin de chacun-e."<sup>1</sup>

Aujourd'hui, je me promène dans la ville où je vis et je rencontre des gens partout. Je constate tous les jours les effets du génocide. Mais j'ai l'espoir que mes camarades humains cesseront de se détourner des choses qui sont difficiles à affronter, et par conséquent faciles à ignorer, et qu'au lieu de cela ils saisiront le cœur d'un autre être humain et le porteront doucement tout au long du voyage vers la réémergence. Ensemble !

Paru dans *Present Time* N°182 (Janvier 2016)

Traduit par Régis Courtin

---

<sup>1</sup> Citation extraite du livre de Naomi Klein : *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique* (Coédition Actes-Sud/Lux).